

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 27

Artikel: La fenna et lo quegnu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191119>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

poursuivi plus particulièrement des succès dans telle ou telle catégorie professionnelle.

C'est ainsi que, tandis que la broderie triomphe à l'Ecole de la rue Fondary, c'est la peinture qui règne à la rue Ganneron, et la rue Bossuet est sans rivale pour la couture ; la couture, d'ailleurs, demeure toujours l'objet des préférences du plus grand nombre des élèves, et cela n'est pas étonnant, puisque c'est de toutes les professions de femmes celle qui offre le plus de débouchés.

Aussi occupe-t-elle la plus large place dans les préoccupations des maîtres de l'enseignement professionnel féminin, à Paris ; de grands efforts surtout ont été faits pour trouver une méthode d'enseignement de la « coupe » aussi parfaite que possible, et celles qui sont en usage aujourd'hui ne laissent que bien peu à désirer.

Voici en quels termes en parle le chroniqueur du *Petit Parisien* :

« J'ai eu le plaisir d'assister un jour au cours de coupe de l'Ecole de la rue Bossuet, en compagnie de M. Deutch, adjoint au maire du septième arrondissement, et l'un des hommes qui a le plus fait pour les Ecoles professionnelles de jeunes filles. J'avoue que j'ai été profondément étonné de ce que j'ai vu. Je n'eusse jamais cru que de petites ouvrières de 15 ans pussent arriver à une telle habileté.

Avant d'entrer dans l'école, M. Deutch m'avait fait choisir chez un libraire du voisinage, parmi les figurines d'un tas de gravures de modes, un vêtement dont l'exécution paraît plus particulièrement difficile ; ce choix fait, nous entrâmes dans l'atelier.

Imaginez une vaste salle bien éclairée dans toutes ses parties ; pour tout meuble trois rangs de hautes et longues tables de bois, couvertes d'une grande pièce d'étoffe verte et devant lesquelles se tiennent debout une trentaine de jeunes filles.

Mise au courant de l'épreuve que nous voulions faire, la maîtresse nous prie de désigner nous-même une de ses élèves. L'enfant, choisie au hasard, est informée qu'elle devra exécuter sous nos yeux et immédiatement la coupe du vêtement que nous lui montrons sur l'image. Une maîtresse est aussitôt appelée d'une autre classe, et l'enfant prend sur elle rapidement, comme eût fait une maîtresse couturière, les mesures indispensables.

Les mesures prises, l'enfant vient se placer devant un grand tableau noir et commence son tracé suivant les règles de la méthode ; à mesure qu'elle avance dans sa tâche, elle indique à haute voix les opérations qui se succèdent : « Elevez une perpendiculaire à tel point, prenez tant de centimètres à droite », etc., etc., et chacune des élèves, munie comme elle d'une règle, d'une équerre et d'un morceau de craie, reproduit sur l'étoffe verte de sa petite table l'opération indiquée.

Le tracé achevé, un morceau de grosse mouseline est apporté, on l'applique sur le dessin du tableau et l'on en

retrace à la craie rouge sur l'étoffe toutes les lignes ; puis, on taille à grands coups de ciseaux ; on épingle en deux temps les morceaux les uns aux autres et le vêtement ébauché est essayé : il s'adapte parfaitement.

Successivement, les dessins de deux, trois élèves sont soumis à la même vérification ; à quelques retouches près, de minime importance, le résultat est identique ; les petites ouvrières travaillent comme des fées.

On peut, il est vrai, se demander si cet enseignement méthodique, si parfait en apparence, donnera dans la pratique les résultats que l'expérience dont je viens de parler fait entrevoir et si les connaissances théoriques acquises dans l'école pourront effectivement remplacer celles qui s'acquièrent, sans recourir aux moyens compliqués de la géométrie, par le travail terre à terre de l'atelier.

Il n'est pas douteux que la pratique journalière n'apporte à cet enseignement théorique un utile complément ; mais il faut bien croire que les méthodes en usage dans ces Ecoles ne sont pas mauvaises, puisque les élèves qu'elles ferment sont fort recherchées par les grands ateliers de couture et qu'elles y prennent rapidement les premières places.

L'enseignement professionnel des filles, sauf pour les métiers les plus faciles, repassage, lingerie, se répartit sur trois années. Mais il arrive fréquemment qu'à la fin de la deuxième année l'habileté de l'enfant est déjà telle qu'elle peut gagner facilement une journée d'ouvrière. Les parents, généralement pauvres, résistent difficilement à la tentation d'augmenter ainsi les ressources du ménage, et il en résulte que l'atelier de troisième année est un peu déserté et que, pour beaucoup d'enfants, l'apprentissage ne s'achève pas.

Les Ecoles professionnelles de filles ne font pas seulement des ouvrières habiles, elles font aussi des ménagères pourvues de toutes les connaissances utiles à la direction d'un intérieur de condition moyenne.

En dehors du métier spécial qu'elles doivent exercer, toutes les petites filles apprennent à lessiver, à marquer le linge, à faire des reprises, à repasser le linge courant et... à faire la cuisine.

« Je veux, — me disait un jour en riant, l'intelligente et dévouée inspectrice des Ecoles professionnelles de filles, Mme Schaeffer, — préparer pour la génération qui vient une pépinière de femmes accomplies. »

La fenna et le quegnu.

Onna brava fenna dè pè lo Dzorat fasai ào for. Vo sédè bin coumeint cein va quand on fâ ào for : Quand on a fê lo lévan et eimpatâ, et que lo momeint est quie, on lâi mine su la bérutta la pata dein la mé ào bin dein onna croubelhie, et on lâi portè lo foncet, lè copons, la quiesetta, la racilletta et la marqua ; et quand on

ne prepârè pas lo quegnu pè l'hotô, faut onco portâ la folhie, lo piton, po apliati la pâta ; on pou dè bûro ào dè grêce-molle po eimbardouffâ la folhie, po que cein ne s'alliettai pas, et lo pot iô on met cein à quiet on vâo férè lo quegnu.

Cllia fenna que vo dio, que fasai don ào for, amâvè tant lo quegnu, qu'après ein avâi dza préparâ ion pè l'hotô, le sè décidâ d'ein férè onco dou z'autro, à catson dè se n'homo. Etiont-te à la drâtsé, à la reseniâ, ài pronmès, ào bin ài peres colliâ ! diabe lo mot y'ein sé ! mà tantiâ que l'ein fe trâi. L'einvouâ lè dou z'autro pè lo for, su lo foncet ; le reindobliâ la pâta su tot lo riond, po férè lo revon, et le lè fe couâirè dinsè, sein folhie. Adon coumeint ellia pernetta étai 'na tota finna et que le ne volliâvè pas que sâi de dè ne pas tot derè à se n'homo, l'avâi batsi sè trâi quegnu A ion le lâi desâi : *la peina* ; à ne n'autro : *lo tormeint*, et ào troisiémo : *Hold mon Diu n'ein vu rein*.

L'est bon. Quand lo fornai eut passâ lo rácllio et l'écové, et que lè tâtrès furont couetès, l'einforâ lè taillis et lè coucons, et tandi que lè fennès compatâvont et préparâvont lè pans, noutra pernetta vollie agottâ son quegnu. Ma fai, le lo trovâ tant bon, qu'à ti lè voiadzo que le fasai avoué son copon po vaissâ lo pan su la granta pâla dè bou, pas petou que l'avâi bailli lo coup su lo pan à botson, avoué la marqua, que le retracivè à sa pliace, vai la panâire, po vito moodrè on bocon, que l'ein pregnâi dâi moocès coumeint on couvai dè toulon, se bin que quand l'eut tot réduit, lè dou quegnu que l'avâi fê pè lo for lâi aviont quâsu passâ, et cein qu'ein restâvè fut vito agaffâ ein arreveint à l'hotô.

Quand le fut rarevâie à la maison et que l'eut préparâ lo mareindon, le met su la trablia lo quegnu que restâvè, et se n'homo s'ein copè on cartâi que trovâ adrâi bon.

— N'ein vâo-tou rein, se fe à sa fenna ?

— Na, grand maci !

— Que cha ! preinds z'ein on bocon, kâ l'est rudo bon.

Ma fai la fenna qu'ein avâi lo pétro garni et que n'ein poivè pas mé medzi, lâi repond :

— Oh na ! te dio. Su pleinna dè *peina* et dè *tormeint*, medze pi *hold mon Diu n'ein vu rein*...

Et l'est dinsè que ellia sorcière dè fenna s'ein terâ po ne lâi rein catsi et lâi derè tota la vretâ, tandi que cein fasai, maubin à son pourro hommo dè cein que le ne pouessè pas medzi avoué li.